



Timothée de Fombelle

Né en 1973

Cet écrivain et dramaturge français a écrit notamment de nombreux ouvrages pour enfants et adolescents qui lui ont valu plusieurs prix littéraires.

J'ai un secret.

On croit que je dessine dans mon cahier, assise sur le petit banc, sous les portemanteaux, au fond de la classe. On croit que je rêve en attendant le soir. On m'appelle Rosalie. Et le maître d'école passe à côté de moi quand il fait la dictée à ses élèves.

Il pose la main sur mes cheveux.

Mais je suis un soldat en mission. J'espionne l'ennemi. Je prépare mon plan.

Capitaine Rosalie.

Je suis déguisée en petite fille de cinq ans et demi, avec mes chaussures, ma robe et mes

cheveux roux. Je n'ai pas de casque et d'uniforme pour ne pas me faire remarquer. Je reste là, silencieuse. Pour tous les grands, je suis la petite qui vient s'asseoir au fond de la classe et ne fait rien toute la journée.

Ma mère travaille à l'usine depuis le début de la guerre, depuis que mon père est parti au combat. Maintenant, je suis trop grande pour aller chez la nourrice. Alors, on me dépose le matin sous le préau de l'école des grands, quand le soleil n'est même pas levé.

La cour est déserte. J'attends toute seule en mangeant les tartines que ma mère a nouées dans un grand mouchoir de mon père. Des chiens aboient au loin, vers les fermes. Les feuilles mortes se promènent en sifflant dans la cour.

Le maître arrive à sept heures du matin. Il n'a plus qu'un seul bras depuis qu'il est revenu de la guerre. Mais il sourit comme si c'était déjà beaucoup d'en avoir un. Et d'être là dans le silence de l'école.

— Toujours à ton poste, jeune fille ?

Il devrait dire « mon capitaine » et faire claquer ses talons mais je me tais. Mission secrète. Je ne dois rien laisser deviner.

Le maître a dit à ma mère au début de l'année

40 qu'il me garderait dans la classe des grands, au fond, que je pourrais faire des dessins, qu'il me donnerait un cahier et des crayons. Ma mère lui a serré la main très longuement pour le remercier.

Je garde sa sacoche sur les genoux, le temps
45 qu'il ouvre l'école. Ses affaires sentent le feu de bois et le café. Ce doit être l'odeur de sa maison remplie de lumière, juste derrière l'école.

Il y a le grand Edgar qui arrive toujours
50 jours avant les autres parce qu'il est puni et qu'il doit allumer le poêle¹ de la classe. J'aime bien Edgar. Je vois bien qu'il n'écoute rien, qu'il refuse d'apprendre à compter et à
55 lire, mais un jour je le nommerai lieutenant. Edgar me permet de gratter l'allumette pour la jeter dans le poêle. Le feu, quand il s'allume, est de la couleur de mes
60 cheveux, comme un petit frère qui me ressemblerait.

Quand les élèves arrivent, je suis déjà assise sur le banc, contre le mur. Ils ont deux ou
65 trois ans de plus que moi. Je me laisse recouvrir par les manteaux qu'ils suspendent au-dessus de ma tête sans faire attention.

70 J'attends un peu et quand ils sont tous à leurs bureaux, quand ils me tournent le dos, j'écarte les manteaux comme
75 si je sortais d'un buisson et que je prenais leur patrouille à revers dans une clairière.

Il n'y a qu'Edgar
80 qui me remarque avec mon cahier serré dans ma main.

Mais j'écoute déjà le maître d'école

85 qui lit à haute voix la première page du journal. Chaque matin, il donne des nouvelles de la guerre.

— Hier, mardi, les troupes allemandes ont été écrasées dans la Somme². Nos hommes se
90 battent et remportent des victoires.

Il dit :

— Il faut tout espérer.

Et puis des noms mystérieux, Combles, Thiepval... Des villages reconquis.

95 Le maître donne toujours les bonnes nouvelles, jamais les mauvaises. Il laisse encore un peu les élèves debout derrière leur chaise en silence. Il leur dit qu'ils doivent penser à nos soldats qui donnent leur jeunesse et leur vie.
100 Parfois, quand il parle de cela, j'ai l'impression qu'il me regarde et je détourne les yeux pour ne pas attirer son attention. Comment serait-il au courant de ma mission ?

Quand la classe s'assied enfin, je fais semblant d'être ailleurs, dans mes pensées, alors que je suis parfaitement concentrée. Je suis le capitaine Rosalie, infiltrée dans ce peloton, un matin d'automne 1917. Je sais ce que j'ai à faire. Un jour, on me donnera une médaille pour cela.
105 Elle brille déjà au fond de moi.

Les taches de rousseur sous mes yeux, les animaux que je dessine sur la page, les grandes chaussettes jusqu'aux genoux, tout cela n'est que du camouflage. On m'a dit que les soldats
115 se cachent avec des fougères cousues sur leur uniforme. Moi, mes fougères sont des croûtes aux genoux, des regards rêveurs, des petites chansons que je fredonne pour avoir l'air d'une petite fille.

Le maître trace des signes au tableau, les
120 élèves lisent à haute voix. J'observe le garçon du premier rang qui se lève pour aller écrire d'autres symboles mystérieux sur le tableau noir. Il ne se trompe jamais. Il s'appelle Robert, c'est le fils du gendarme. Le maître le félicite et
125 le renvoie à sa place. Je surveille Robert. Je sais qu'il faut savoir reconnaître les meilleurs soldats et voler leurs secrets.

Le maître chuchote en passant près de moi :

— Va prendre du charbon, Rosalie. Ça
130 t'occupera.

Isabelle ARSENAULT,
illustration pour
l'album *Capitaine Rosalie*,
Éditions Gallimard, 2018.

1. appareil de chauffage.

2. référence à la bataille de la Somme dans le nord de la France en 1916.

Je me lève de mon banc. Le charbon est rangé dehors, derrière la classe, sous la fenêtre. Je ne dois pas montrer que je n'ai pas envie de m'éloigner.

135 — Tu peux laisser ton cahier.

Mais je le garde dans la main. On n'abandonne jamais ses armes à l'ennemi. Une fois franchie la porte, je cours dans le froid vers le tas de charbon. Il faut que je revienne très vite. Je ne
140 dois pas désert³ mon poste.

Le soir, ma mère vient me chercher dans l'école vide. Le maître et les élèves sont partis depuis longtemps. Elle me serre dans ses bras et frotte sa tête contre la mienne. Heureusement
145 que je n'ai pas mon casque de soldat. Je respire ses cheveux qui sentent bon.

— Tu m'as manqué, Rosalie.

Elle est très fatiguée et j'aime cette fatigue. J'aime
150 quand le courage l'abandonne et qu'elle a les yeux rouges. Mais très vite, elle se redresse et prend ma main.

— Regarde !

155 Elle sort une enveloppe. Je reconnais les enveloppes blanches remplies de tampons, d'inscriptions noires et rouges. C'est une lettre de mon père.

160 — Viens, Rosalie. Je te la lirai.

Quand elle m'emmène en me tenant par la main, on ne peut rien voir sur mon visage. Je ne montre rien de mes pensées. Je sens les doigts de ma mère qui serrent très fort ma main tachée d'encre.
165

— Quand je reviendrai, j'emmènerai Rosalie à la pêche.

Allongée dans mon lit, je regarde ma mère qui est à côté avec la lettre posée sur les genoux.
170 Elle lit :

— J'ai pensé au ruisseau après le moulin. J'avais vu sauter des truites avant la guerre. Rosalie apprendra à nager. As-tu la recette des truites aux noix ?

3. abandonner.

Peux-tu être sûre qu'il restera des noix, si je reviens
175 au printemps ?

Je ferme les yeux. Je n'aime pas ces histoires. Ma mère continue...

— Ma chérie, je pense à vous. Je sais que Rosalie est sage. Et que le maître d'école est content de l'avoir.
180 Et toi, je sais que ton travail est fatigant. Tu aimerais passer plus de temps avec ta petite fille. Mais quand je mets un obus dans le canon, je me dis toujours que c'est peut-être toi qui l'as fabriqué à l'usine. Comme si tu étais à mes côtés dans la bataille. Oui, les dames
185 nous aident en travaillant si dur dans ces usines, et les enfants nous soutiennent en nous prêtant leurs mamans et en les attendant sagement.

J'essaie de ne pas écouter. De toute façon, je me fiche d'être sage. Je ne prête ma mère à
190 personne. Je ne veux pas entendre parler de poisons qui sautent dans les ruisseaux. Je ne crois pas aux histoires de noix et de moulins.

Aucun autre souvenir que la guerre. J'étais trop petite avant elle.

195 Et je vois bien que ma mère continue de lire, longtemps, alors qu'il n'y a qu'une seule page écrite dans l'enveloppe. Je vois bien qu'elle ne s'arrête même pas quand la bougie
200 s'éteint dans la chambre.

Elle me montre un dessin au dos du papier, un trait de charbon qui dessine un paysage. C'est la seule chose qui a l'air vraie. Une forêt au loin et la terre retournée, juste devant, avec des soldats cachés dans des trous. Je reconnais la manière de dessiner de mon père. Je l'ai vu trois fois quand il est revenu en permission pour se reposer de la guerre. Il ne parlait presque pas
205 mais il me serrait dans ses bras et il dessinait des chevaux sur la buée de la vitre.

Je m'endors en pensant aux chevaux qui ruissellent sur la fenêtre.

La nuit, je rêve d'une médaille qu'on accroche
215 sur ma chemise de nuit. Je rêve d'un général qui me met la main sur l'épaule. Je sens le froid de la médaille sur ma peau.

Et chaque jour ma mission avance. Chaque jour, je suis à mon poste, capitaine Rosalie, au fond
220 de la classe, en embuscade sous les manteaux.



Henri Landier

Né en 1935

Ce peintre et graveur français, qui doit son prénom à un cousin de sa famille mort au combat à la veille de l'armistice, est hanté depuis longtemps par la guerre.

Sur un monument aux morts, en 2010, il lit les onze prénoms des hommes d'une même famille, les Barthélemy, tous tués en 14-18 ; c'est ainsi que lui vient l'idée de *Requiem pour les Barthélemy*, un hommage pictural pour tous les héros anonymes tombés dans les tranchées.

Je regarde les inscriptions sur le tableau noir comme si c'était un plan de bataille. J'essaie de me souvenir de tout. Je recopie des petites choses dans les dernières pages de mon cahier. Personne
225 ne s'occupe de moi. Les grands m'ont oubliée. Je suis devenue un manteau gris accroché au milieu des autres. Il n'y a que le maître qui se souvient parfois de moi. Et Edgar, le cancre, mon lieutenant, qui me jette des regards curieux. Je
230 sens qu'il attend son heure.

à cache-cache dans la maison. Elle ne s'est même pas habillée. Je la trouve en chemise de nuit blottie
255 sous son lit. Elle me fait sursauter. J'oublie le capitaine Rosalie. J'oublie presque mon père. Ma mère me roule dans une couverture en riant. Comme il n'y a rien à manger et qu'on ne peut pas sortir, on boit du lait sucré du matin au soir. On se serre à
260 deux dans le même fauteuil devant la cheminée. Je regarde bouger les mèches rousses du feu. Puis elle grimpe pour prendre la grande housse posée sur le toit de l'armoire. Elle sort sa robe de mariée. Elle me montre qu'elle lui va encore.

265 — C'est juste un peu serré ici, regarde.

Et elle rit encore. Avant la nuit, habillée en blanc, elle me raconte une vraie histoire, avec des îles désertes et des filles de roi.

Mais plus tard, dans mon sommeil, j'entends
270 frapper au carreau. J'entends quelqu'un qui parle à ma mère dans la pièce d'à côté. Je n'arrive pas à me réveiller. Il y a un homme qui est venu la

Le soir, ma mère me retrouve. Elle a parfois une nouvelle lettre dans sa poche, parfois rien. Juste des gestes pour me prendre contre elle, des yeux pour ne pas quitter les miens. Je préfère cela
235 aux histoires de truites qu'on pêchera, de nage dans le ruisseau ou de confitures qu'on fera un jour en ramassant les framboises sauvages. Les lettres restent dans la boîte à caramels, au-dessus des étagères de la cuisine. C'est mieux.

240 Les semaines se ressemblent. De temps en temps, la nuit, j'ouvre ma fenêtre et je me penche pour écouter. Je tends l'oreille. Je me demande si je pourrais entendre le bruit de la guerre, très loin, derrière les chiens des fermes.

245 Et puis, un jour, pour mon anniversaire, je reçois de la neige. De la neige jusqu'au-dessus des chevilles. J'arrive à peine à ouvrir la porte en me réveillant. Je pousse un cri. Les flocons tombent tout autour.

250 Ma mère ne va pas à l'usine ce jour-là parce qu'il neige trop fort. Je reste avec elle à la maison. Cela ressemble à la plus belle journée de ma vie. On joue

voir pour lui dire quelque chose. Je reconnais la voix du gendarme. Mes yeux restent collés. Et
275 puis j'entends un cri. Un cri très long et très bas qu'on essaie d'étouffer. Mais je ne comprends pas si je rêve ou si c'est vrai.

Le lendemain, je vois que rien ne sera plus comme avant. Une enveloppe bleue dans la
280 cuisine. Impossible d'attraper le regard de ma mère. Elle fuit quand je m'approche. Elle parle vite en baissant la tête. J'ai déjà mon bonnet de laine et mon manteau. Je la regarde. Elle s'agite comme si elle était en retard, mais elle ne fait rien. Elle prend l'enveloppe en passant et la
285 fait disparaître. Elle range la robe de mariée en boule sur l'armoire. Elle me donne la main, m'emmène dehors, cache son visage dans son châle. La neige fond déjà. Il y aura de la boue dans la cour de l'école.

290 Pendant un mois, je vis dans le souvenir de cette nuit d'après la neige. Ma mère n'arrive

toujours pas à me regarder. Elle a changé. Quand elle me dépose à l'école le matin, je suis presque
295 soulagée qu'elle s'en aille. Elle s'éloigne à petits pas, alors que le sol ne glisse plus du tout.

Je dois faire vite. On compte sur vous, capitaine. Je fais tout pour que mon jour arrive.

Et ce jour finit par venir.

300 C'est un matin de soleil, en février.

Au fond de la classe, je m'applique à suivre la craie sur le tableau noir. Rien ne m'échappe. Chaque mouvement de la main du maître. Il se retourne en secouant la poussière blanche sur
305 sa manche.

Je regarde à nouveau le tableau. Tout s'éclaire, pour la première fois. Comme un brouillard qui s'évapore d'un coup sur les choses. Ma mission est presque terminée.

310 Je ne dois plus attendre. C'est le moment. Je suis prête. Je pense à la médaille que j'ai vue en

rêve. Tout devient possible. Je dois maintenant me battre à découvert.

— Jeune fille ?

315 Le maître est devant moi. Je n'ai même pas réalisé que j'ai la main levée pour l'appeler. C'est la première fois. Jamais rien demandé jusque-là.

J'explique que j'ai oublié mon cahier à la maison. Je veux aller le chercher. Le maître dit que
320 ce n'est pas possible.

Je prends un air sérieux. Je me tiens bien droite, les yeux braqués sur lui.

— C'est juste au bout de la rue. Je connais le chemin.

325 — Tu prendras une feuille de papier.

— J'ai besoin de mon cahier.

— Non. Tu restes ici.

Le ton est sans appel.

Je sors ma deuxième arme avant qu'il se dé-
330 tourne de moi. Mes yeux retombent d'un coup sur mes chaussures. Et déjà une larme gonfle entre mes cils.

Cette fois, le coup semble atteindre son but. Panique dans les rangs ennemis. La barricade
335 ne tiendra pas longtemps devant une petite fille qui pleure. Mais il me faut des renforts.

Une voix retentit juste à côté de moi :

— Je peux l'accompagner.

C'est Edgar. Il a l'air si sage que je ne le re-
340 connais pas.

Le maître hésite. J'essuie mes yeux avec mon poing. Il frotte nerveusement sa main pleine de craie sur la poche de sa blouse.

— Bon.

345 Il me regarde. Puis Edgar. Puis moi.

— Vous avez dix minutes. Je n'aime pas quand les élèves se promènent.

Je marche dans la rue avec mon lieutenant derrière moi. Le village est désert. Un soleil froid
350 éclaire les toits mouillés. De la fumée s'échappe des cheminées de la boulangerie. Comment peut-on savoir que c'est la guerre ? Les combats sont si loin de nous. Des oiseaux jouent dans le clocher de l'église. Je les vois frôler la cloche.





Charles MARTIN, *La Folie de la guerre*, 1917, peinture à la gouache sur papier, 36 × 27 cm, collection privée.

Charles Martin
(1884-1934)

Ce dessinateur et illustrateur français a travaillé avec le musicien Erik Satie et l'écrivain Jean Cocteau. Influencé par le cubisme, son style épuré se caractérise par un trait précis et efficace.

355 Notre patrouille arrive devant la maison.
— C'est là.
— C'est ouvert ? demande Edgar.
Je prends la clef cachée dans le trou du lézard,
à gauche de la porte. Je n'ai même pas peur du
360 lézard. Je tends la clef à Edgar.
— Ouvre, s'il te plaît.
La serrure est vieille. D'habitude, on n'arrive
pas à tourner la clef. Mais Edgar ouvre facilement la porte. Je lui montre la grosse pierre où
365 il peut s'asseoir.
— Attends-moi. Je reviens.
Il s'accroupit à côté de la pierre. C'est mon
meilleur soldat.
Quand j'entre dans la maison, j'ai l'impression

370 d'avoir grandi d'un seul coup. Je ne
suis jamais entrée tout seule ici. Je
fais un premier pas. Il y a seulement
deux pièces : ma chambre qui était
celle de mes parents quand j'étais
375 toute petite, et la cuisine. C'est là
que dort ma mère depuis la guerre.
Je pousse la porte de la cuisine.
J'ai l'impression que tous les objets
me regardent. Même la pendule se
380 demande ce que je fais là.

Mais je tire une chaise vers les
étagères. Elle gémit sur le sol pour
me dire qu'elle n'est pas d'accord.
Je grimpe et j'attrape la boîte en
385 fer tout en haut. Je regarde la boîte
entre mes mains.

Et le miracle se produit. La boîte
me parle. La boîte que j'ai souvent
vue sur la table, muette, avec les
390 moutons dessinés qui se reposent
sous un arbre et le berger au loin...
Cette boîte fermée s'est mise à parler. Les mots viennent lentement.

Assortiments de... confiseries.

395 C'est écrit sur une ligne, en lettres violettes.
Je me bats pour cela depuis des mois. C'était
ma mission. Je sais lire.

Je descends de ma chaise, pose la boîte sur la
table et retire le couvercle. Les enveloppes sont là.

400 Je prends celle du dessus. Je l'ouvre. Je n'ai plus
assez de souffle pour suivre l'écriture escarpée⁴
de mon père mais je prends les plus petits mots
du papier, ceux qui me sautent au visage dès
que je me penche.

405 Le mot *rat*, le mot *sang*, le mot *peur*.

Jamais ma mère ne m'a lu ces mots-là.

Il y a une phrase soulignée qui dit *Ici, il pleut
du fer et du feu.*

410 Et, plus bas, tombés au pied de la page, les
mots *enterrés vivants* et *boucherie*.

Je cherche la lettre où il a dessiné les soldats
au bord de la forêt. Elle est là. Je la déplie. Je
cherche le mot *truites*, le mot *bicyclette* qu'avait
prononcés ma mère. Il n'y a pas trace d'un ruis-

⁴ ici, nerveuse.

Je me laisse glisser sous le banc et je me mets
470 en boule. À la porte, le maître frappe du pied.
— Dépêchez-vous. On sort !
Il est déjà en train de bourrer sa pipe avec
son tabac. Il crie :
— Edgar ! Tu m'entends ? Je vais fermer la porte.
475 Edgar sort à son tour. Je reste cachée sous
mon banc. La porte claque.
J'entends ma respiration dans la salle déserte.
Après quelques secondes, je me glisse vers la fe-
nêtre, du côté de la rue. Je l'ouvre. J'hésite un ins-
480 tant. Je sens l'odeur sucrée de la pipe qui vient de
la cour jusqu'au trottoir avec les cris des enfants.
Enfin, j'enjambe le rebord et je saute dans la
rue. Je ne prends pas la direction du ruisseau.
Je cours vers la maison.
485 Je prends la clef dans le trou du lézard. Pour
la première fois, je réussis à ouvrir la porte. La
boîte. Les lettres se répandent sur la table de la
cuisine. Il n'y a pas de lettre bleue. Je me lève.
Je cherche dans les casseroles, dans les ti-
490 roirs, dans le buffet de l'entrée, dans l'armoire.
Je fouille dans les poches des gilets de ma mère,
dans les papiers du grand classeur rouge... Où
est la lettre ? Je ne sais plus ce que je fais. Je
regarde sous le matelas, entre les planches du
495 lit. Je défais entièrement les draps de ma mère.

415 seau, d'une truite, ou d'une bicyclette. Rien.
Il y a seulement écrit *Je pleure dans la nuit dans
la boue* ou *Oh, chérie, tu ne me reconnaîtrais pas*.
Mais je lis mon prénom à la fin, il l'a écrit avec
des belles lettres rondes, comme si ce nom était
420 dans une autre langue, comme si j'étais d'une
autre planète.
Embrasse Rosalie.

— Qu'est-ce que tu fais ?
C'est la voix d'Edgar. Je ne me retourne pas.
425 Il ne doit pas voir les larmes de son capitaine.
— Tu sais lire ? demande-t-il.
Je remue les lettres dans la boîte. Mes mains
tremblent. Je cherche l'enveloppe bleue. Il répète :
— Tu as appris à lire ?
430 — Je veux trouver mon cahier.
— Tu l'as caché sous ta chemise, me dit-il. Tu
l'avais déjà dans la classe. Il faut y aller. On va
nous découvrir.
Je remets la boîte sur l'étagère. Je tire le cahier
435 qui était plaqué sous ma chemise.
J'imagine du fer qui tombe du ciel, mon père
couché sous le ciel en feu.
En sortant de la maison, j'ai mal mais quelque
chose s'est ouvert en moi. Je m'arrête un instant.
440 Je respire l'air pur et piquant de la vérité.
Sur le chemin du retour, je demande à Edgar :

Ils s'étaient dans la pièce comme des fantômes.
Et puis, tout à coup, je lève les yeux vers le
dessus de l'armoire. Il y a la robe de mariée,
roulée en boule. Je m'approche et grimpe sur le
500 poêle, juste à côté. Je soulève la robe poussière-
reuse, je glisse ma main sans rien voir.
Elle est là. Sous la dentelle du voile. Je prends
le carré bleu de la lettre.
Je vais m'asseoir à la table. Je l'ouvre.
505 *Ministère de la Guerre.*
Ces quatre mots tout en haut. Je lis seulement
ceux qui viennent à moi. *Madame, regret, douleur*,
et puis le nom de mon père en entier. Et puis
cinq autres noms comme cinq coups de canon
510 dans le soir tombant.
Mort en héros au combat.
Ces mots résonnent longuement dans ma nuit.
Ils font éclater un nuage de poudre autour de moi.
Mort en héros au combat.

515 Le reste, c'est Edgar qui me l'a raconté long-
temps après.
La classe reprend après la récréation et le maître
tarde à remarquer mon absence. À peine l'impres-
sion d'un meuble qui manquerait dans la salle.
520 — Et la petite ?
Il inspecte les portemanteaux, parcourt les

— Pourquoi tu n'as pas dit au maître que
j'avais mon cahier sous ma chemise ?
Il hausse les épaules et continue à marcher
445 devant moi. Puis il dit :
— On est du même camp.

Je rejoins le banc, au fond de la classe. Je
pense à la lettre bleue. Où est passée la lettre
bleue ? Elle est arrivée la nuit d'après la neige.
450 C'est elle qui connaît le dernier secret. Il n'y a
pas eu d'autres lettres après elle.
Je n'écoute plus ce qui se passe autour de moi.
La fin de la matinée. Le repas. Aujourd'hui,
je ne me rappelle pas les heures qui ont suivi.
455 Quand sonne la récréation, chacun se pré-
cipite sur son manteau. Je reste assise dans
la tempête. J'entends Edgar qui me demande :
« Tu viens ? » Je ne bouge pas. Quelques élèves
commencent à sortir dans la cour.
460 Je dis à Edgar :
— S'ils me cherchent, tu leur diras que je suis
allée au ruisseau, près du moulin.
Il me regarde. Le brouhaha continue autour
de nous.
465 — Tu as besoin de moi ?
— J'ai besoin de toi pour leur dire que je suis
allée au ruisseau. D'accord ?
Il acquiesce.

rangs et fait se lever les élèves comme si l'un d'eux avait pu s'asseoir sur moi ou me cacher dans sa poche. Il regarde sous son bureau.

525 — Monsieur, il y a Edgar qui veut vous parler. Et en effet Edgar a la main levée.

Le maître s'approche.

— Elle m'a parlé du ruisseau. Elle m'a dit qu'elle voulait aller au ruisseau près du moulin.

530 — Le ruisseau.

Le maître tourne sur lui-même, le visage blanc. Il a l'air de chercher une sortie de secours.

— Mon Dieu, le ruisseau. Mettez vos manteaux.

En un instant, tout le monde est dehors. Ce pourrait être la fête, mais un grand silence règne. On n'entend que le martèlement des semelles dans la cour.

Le maître se tourne vers Robert, le fils du gendarme.

540 — Toi, va chercher ton père.

La classe part au trot vers le ruisseau. C'est la première fois qu'on voit courir le maître. L'obscurité commence à tomber. Edgar mène les troupes.

En arrivant sur la rive, on découvre que l'eau a monté. Le ruisseau est un torrent. Le maître est si pâle qu'on dirait un ver luisant à l'ombre des saules.

— Mon Dieu ! murmure-t-il. Mais qu'est-ce qui lui a pris ?

550 Edgar organise deux groupes. L'un qui remonte, l'autre qui descend le long de la rivière. Le gendarme vient d'arriver avec son fils et le cantonnier⁵. Ils partent inspecter la roue du moulin qui broie tout ce que le courant lui donne.

555 — Et sa mère ? demande le maître d'école. Qu'est-ce qu'on va dire à sa mère ?

On entend des éclats de voix, de loin en loin, au bord de l'eau.

— Rosalie ! Rosalie !

560 — Est-ce qu'elle sait nager ?

— Rosalie !

Et tous se rendent compte qu'ils n'avaient jamais prononcé mon prénom.

Quand ma mère arrive, la nuit est entièrement

565 tombée. Elle passe à l'école où un élève monte la garde. On lui dit que j'ai disparu. Elle court vers le ruisseau.

Le maître s'avance vers elle. Il a de la boue dans les cheveux et sur le nez. Ses chaussures

570 sont remplies d'eau.

— Madame, madame...

Il est incapable de dire autre chose. Ma mère regarde la surface de l'eau. Le gendarme est revenu du moulin.

575 — Elle a parlé de cet endroit à un camarade. Est-ce que votre fille venait parfois près d'ici ?

Ma mère ne répond pas. Le gendarme la prend par le bras et l'emmène à l'écart.

580 — Dites-moi... Est-ce qu'il est possible que la nouvelle de son père...

— Non, répond faiblement ma mère.

— La petite avait l'air forte mais...

— Je ne lui ai rien dit pour son père.

— Comment ?

585 — Je ne peux pas. Je n'y arrive pas. Tous les soirs, j'essaie de lui parler, et...

Elle détourne son visage.

Le gendarme se tait.

590 Edgar sort de l'ombre. Il est essoufflé. Il a tout entendu.

— Je voulais vous dire, je crois que j'ai vu Rosalie chez vous par la fenêtre de votre cuisine. La porte est fermée de l'intérieur.

Il y a maintenant cinquante personnes autour de la maison, dans la nuit. Ma mère s'approche de la fenêtre. Elle se colle contre le carreau.

— Rosalie... dit simplement ma mère.

595 Elle me voit endormie, la tête sur la table, au milieu des lettres. La cire de la bougie fond sur des enveloppes à côté de moi.

— Qu'est-ce que c'est, autour d'elle ? demande le maître qui a posé son front sur le carreau.

— Elle sait lire, dit Edgar avec fierté.

Le maître se tourne vers lui, perdu.

605 — Qu'est-ce que tu dis ?

— Elle sait lire, monsieur !

— Mon Dieu, souffle-t-il.

Un bruit sourd. Le gendarme vient de forcer

la porte. Il ne veut pas rentrer le premier. Il
610 appelle ma mère.
Elle quitte la fenêtre, s'approche.
Les élèves font une haie d'honneur pour la
laisser passer.
Elle entre seule, doucement.
615 J'ouvre les yeux. La cuisine est toute repeinte
en or par la flamme de la bougie.
Je vois ma mère.
Je me redresse sur ma chaise.
Elle a le visage que j'aime. Celui des jours fragiles.
620 Elle reste debout devant la table.
Je lui dis :
— Je voulais savoir.
— Oui, Rosalie.
— J'ai réussi.
625 — Oui.
Elle fait un pas, me prend dans ses bras et je
pleure avec elle.
Le gendarme disperse la petite foule, autour
de la maison. Des points lumineux s'évanouis-
630 sent dans la nuit.
Ma mère sort une enveloppe bleue plus

épaisse de sa poche, un paquet *ministère de la
Guerre* qu'elle a déjà ouvert.
— Je l'ai reçu aujourd'hui. C'est pour toi.
635 J'ouvre le paquet, il y a d'abord une autre
lettre. Je lis les mots *mort en héros* que je connais
déjà. Et puis d'autres mots incompréhensibles à
*titre posthume*⁶ et *Patrie reconnaissante*. Mais dans
le paquet, sous la lettre, il y a un objet qui pèse
640 lourd dans un sachet de velours.
Je tourne la tête vers la fenêtre.
Edgar, dehors, me regarde. Je lui souris dans
mes larmes.
— C'est pour toi, répète ma mère.
645 J'ouvre le sachet sur la table.
C'est une médaille de bronze étincelante avec
son galon bleu.
Comme un petit poisson vivant dans ma main.

Timothée de FOMBELLE, 1914 - 1918,
La Grande Guerre, Capitaine Rosalie et autres récits,
© Hachette Livre, 2015.

6. obtenu après la mort.